

Postface

Mowgli et Tarzan : l'allaitement entre humains et animaux à la mode (post-)coloniale.

Yasmina FOEHR-JANSSENS

Langues et littératures françaises et latines médiévales,
Université de Genève, Faculté des Lettres,
5 rue de Candolle, CH-1205 Genève 4 (Suisse)
yasmina.foehr@unige.ch

Publié le 30 juin 2017

Foehr-Janssens Y. 2017. — Postface. Mowgli et Tarzan : l'allaitement entre humains et animaux à la mode (post-)coloniale, in Arena F., Foehr-Janssens Y., Paikonomou I. & Prescendi F. (éds), Allaitement entre humains et animaux : représentations et pratiques de l'Antiquité à aujourd'hui. *Anthropozoologica* 52 (1): 131-135. <https://doi.org/10.5252/az2017n1a12>

INTRODUCTION

Dans l'imaginaire contemporain, le motif de l'enfant sauvage reste actif grâce à des héros comme Mowgli ou Tarzan, deux figures à stature mythologique, créées au début du XX^e siècle. Ils sont les fruits d'une rêverie colonialiste amplifiée et en partie revisitée, voire mise en cause par l'industrie cinématographique. Par analogie avec les usages des fables antiques, des vies de saints et des romans populaires de la période moderne, on pourra se demander si le motif de l'enfant allaité par une femelle animale joue un rôle dans ces récits contemporains. Mowgli et Tarzan têtent-ils leurs mères louve et singe ? Ce motif est-il encore disponible à l'âge de la pasteurisation et de la promotion médicalisée de l'allaitement maternel ? Et si oui, quelle place les récits de Kipling et de Burroughs lui font-ils ?

Constatons pour commencer que Mowgli et Tarzan têtent bien à la mamelle un lait animal, celui d'une louve pour le premier, celui d'une « guenon anthropoïde », pour reprendre le terme de Burroughs (1990: 24), pour le second. Ils ne sont pourtant pas des nouveau-nés lorsqu'ils arrivent dans leur famille d'adoption : Mowgli sait déjà marcher lorsqu'il fait irruption dans la tanière des loups et Tarzan a un an lors de la mort de ses parents humains.

Le Livre de la Jungle et *Tarzan* sont deux œuvres publiées à une vingtaine d'années de distance (1892 et 1914), créées par un anglais et par un américain dans des circonstances

assez différentes, mais elles ont en commun de recycler des légendes anciennes dans un contexte colonial. La tradition des récits antiques et plus particulièrement la référence à Romulus et Rémus est évidente chez Kipling, comme le montre une allusion insérée de manière cocasse dans un dialogue entre les parents loups de Mowgli :

“How little! How naked, and – how bold!” said Mother Wolf softly. The baby was pushing his way between the cubs to get close to the warm hide. “Aha! He is taking his meal with the others. And so this is a man's cub. Now, was there ever a wolf that could boast of a man's cub among her children?”

“I have heard now and again of such a thing, but never in our Pack or in my time, said Father Wolf.” (Kipling 1970: 9)

[« Qu'il est petit ! Qu'il est nu et... quelle audace ! » dit mère louve, doucement. Le bébé se frayait un passage entre les louveteaux pour se mettre contre la peau bien chaude. « Hola ! le voilà qui prend son repas avec les autres. C'est donc cela un petit d'homme. Par exemple, a-t-on jamais vu louve qui pouvait se vanter de compter un petit d'homme parmi ses enfants ?

– J'ai parfois entendu parler d'une telle chose, mais jamais dans notre clan ni de mon temps », dit père loup.] (Kipling 1992: 302)

Mais le souvenir du récit de fondation romain est également constitutif pour Edgard Rice Burroughs (Dibie 2009: 19).

MOWGLI, OU LE PORTRAIT DU SUJET COLONIAL BRITANNIQUE EN HÉROS TRAGIQUE.

À propos du *Livre de la Jungle*, Mohanty (1989) souligne combien le trajet de Mowgli, du monde enchanté de la jungle à celui du village des hommes, peut illustrer le parcours du sujet britannique né aux Indes et forcé d'intégrer la société britannique, laissant derrière lui les délices d'un univers de l'enfance qui lui est intimement lié, mais auquel il n'appartient, finalement, pas.

On connaît la propension de Kipling à se saisir des potentialités de la fable pour donner forme à sa pensée. Le *Livre de la jungle* se situe bien dans cette veine. Il combine le mythe des enfants nourris par une louve avec une forme de récit animalier dans la veine d'Ésope ou du *Roman de Renart*. Le résultat est pour le moins surprenant. En donnant la parole aux bêtes, l'épopée animale se veut un reflet de la société humaine, chaque espèce renvoyant, par un jeu de similitudes conventionnelles, à des types humains caractérisés par des postures, des conditions ou des comportements particuliers. Or, malgré l'émerveillement et l'attachement que suscitent des personnages comme Bagheera, Akela ou Baloo, qui obéissent à un code moral fortement articulé, le *Livre de la jungle* défait la logique du récit animalier en admettant en son sein, à titre de personnage, le référent humain auquel il est censé renvoyer. De plus, le trajet initiatique de Mowgli le conduit, en fin de compte, à quitter cette société symbolique (cf. «The Spring running», in Kipling 1970: 211-240; «La Randonnée de printemps», in Kipling 1992: 599-622). Mowgli d'ailleurs fait très tôt l'expérience de l'altérité supérieure que lui confère son humanité, lorsqu'il s'aperçoit qu'il est capable de faire baisser le regard à chacun de ses frères loups :

He took his place at the Council Rock, too, when the Pack met, and there he discovered that if he stared hard at any wolf, the wolf would be forced to drop his eyes, and so he used to star for fun. (Kipling 1970: 15)

[Il eut aussi son siège au Rocher de Conseil, lorsque la bande s'assemblait, et là, il s'aperçut que s'il fixait d'un regard ferme un loup, quel qu'il fut, celui-ci était contraint de baisser les yeux : aussi braquait-il des regards fixes pour s'amuser.] (Kipling 1992: 308)

Dès la première scène, le petit d'homme impose sa supériorité : il pousse un de ses frères de côté. Mère Louve ne manque pas de le constater :

"Keep him!" she gasped. "He came naked, by night, alone and very hungry; yet he was not afraid! Look, he has pushed one of my babes to one side already." (Kipling 1970: 11)

[«Le garder? dit-elle, le souffle coupé. Il est venu tout nu, la nuit, seul et mourant de faim, pourtant il n'avait pas peur. Regarde, il a déjà écarté un de mes bébés.»] (Kipling 1992: 304)

Devenu adolescent, l'enfant est reconnu comme le « maître de la jungle » par ses puissants compagnons, Baloo et Bagheera (Kipling 1970: 214, 235; 1992: 599, 600, 619).

Si l'on considère que le village des hommes vaut pour la métropole, lorsque « l'homme retourne à l'homme » (Kipling 1970: 213; 1992: 599) et que « le maître de la jungle change de

piste » (Kipling 1970: 235; 1992: 619), le monde de l'Inde, pourtant fascinant, semble seul animalisé. La fable coloniale se dévoilerait alors dans toute sa violence et la rupture du code littéraire de la fable ésopique pourrait en être le symptôme. Mais dans ce cas, quel sens faut-il donner au fait que Mowgli tète sa mère louve? Faut-il comprendre que l'allaitement animal avère un lien indéfectible de l'enfant avec son milieu d'adoption? Cette forme d'hybridation par le lait renverrait alors à l'ambiguïté du rapport au monde de l'enfant d'origine anglaise dans ce contexte colonial.

Cependant, on peut se demander si le village des hommes vaut seulement comme métaphore de la métropole. Lorsqu'il s'y aventure pour la première fois, dans le récit intitulé « Tigre! Tigre! » (Kipling 1970: 91-113; 1992: 346-364), la connaissance de la loi de la jungle fait de Mowgli le témoin critique des croyances et superstitions des villageois indiens :

Buldeo was explaining how the tiger that had carried away Messua's son was a ghost-tiger, and his body was inhabited by the ghost of a wicked old money-lender, who had died some years ago. [...]

"True, true; that must be truth" said the grey-beards, nodding together.

"Are all these tales such cobwebs and moon-talk?" said Mowgli. "That tiger limps because he was borne lame, as every one knows. To talk of the soul of a money-lender in a beast that never had the courage of a jackal is child's talk." (Kipling 1970: 96).

[Buldeo expliquait que le tigre qui avait enlevé le fils de Messua était un tigre fantôme et que son corps était habité par l'esprit d'un vieux fripon d'usurier, mort depuis quelques années [...]]

« C'est vrai, c'est vrai; ce doit être vrai, dirent les vieilles barbes, hochant la tête de concert.

– Toutes vos histoires ne sont-elles que fadaïses et balivernes de ce genre? demanda Mowgli. Ce tigre boite parce qu'il est né boiteux, comme chacun sait. Dire que l'âme d'un usurier loge dans une bête qui n'a jamais eu le courage d'un chacal, c'est de l'enfantillage. »] (Kipling 1992: 351)

L'enfant-loup, élevé selon les préceptes de droiture et de maîtrise de soi que lui ont inculqués ses précepteurs animaux, se révèle être un observateur clairvoyant et rationnel de la nature et de ses lois. Arrivé au village des hommes, il occupe la place traditionnelle du héros doué d'une connaissance supérieure. Il incarne la figure du *puer senex*, de l'enfant « naturellement » savant, capable de dévoiler les aveuglements des adultes. En tant que tel, l'enfant de la jungle occupe, de manière assez paradoxale, la position du sujet britannique éclairé par la science, lorsqu'il est confronté à la crédulité et à l'ignorance supposées des « indigènes ». Un tel renversement des valeurs rend profondément problématique le rapport entre la loi de la jungle et celle des hommes. À l'école de Baloo et de Bagheera, l'enfant adopté reçoit un enseignement conforme aux vertus cardinales d'une éducation à l'anglaise : conscience critique, fair-play, courage, grandeur d'âme.

Supérieur aux animaux en tant qu'homme, Mowgli est aussi supérieur aux hommes parce qu'il connaît les secrets de la nature. Mais comme tel, il reste partout un outsider :

“Wolf! Wolf’s cub! Go away!” shouted the priest, waving a sprig of the sacred *tulsi* plant.”

“Again? Last time it was because I was a man. This time it is because I am a wolf.”

[...]

“Man-Pack and Wolf-Back have cast me out” said Mowgli, “Now I will hunt alone in the Jungle.” (Kipling 1970: 107, 109)

« Loup! Petit de loup! Va-t’en! cria le prêtre agitant un rameau de *tulsi*, la plante sacrée.

– Encore? la dernière fois, c’était parce que j’étais un homme. Cette fois, c’est parce que je suis un loup.

[...]

– La bande des hommes et la bande des loups m’ont exclu, dit Mowgli. Désormais je chasserai seul dans la jungle. »] (Kipling 1992: 360, 363).

Dans cette trajectoire, un détail vient confirmer l’importance du lien lacté à la mère. Le lait de Mère Louve a nourri le petit d’homme, tissant ainsi une alliance entre la femelle animale et l’enfant qui confirme les vertus d’une éducation gouvernée par la loi de la jungle. De son côté, la mère humaine de l’enfant-loup s’empresse de lui tendre un bol de lait accompagné de pain, nourritures qui sont censées signifier son intégration dans une nouvelle famille :

She gave him a long drink of milk and some bread, and then she laid her hand on his head and looked into his eyes; for she thought that perhaps he might be her real son come back from the Jungle where the tiger had taken him. (Kipling 1970: 93)

[Elle lui donna une grande rasade de lait et un peu de pain, puis elle posa la main sur sa tête et le regarda dans les yeux, car elle pensait que c’était peut-être son fils, revenu de la jungle où le tigre l’avait emporté.] (Kipling 1992: 348)

La scène se répète dans « La course de printemps » :

Messua [was] bustling among the cooking pots. [...] “I will make fire, and thou shalt drink warm milk.” [...] He drank the warm milk in long gulps. (Kipling 1970: 228, 229)

[Messua [s’affairait] autour de ses marmites [...] « Je vais faire du feu et tu boiras du lait chaud. » [...] Il but le lait chaud à longs traits. (Kipling 1992: 613).

Malgré la force de leur attachement au petit d’homme/petit de loup, ces figures maternelles, forcément aimantes, ont beau offrir leur lait, elles sont pourtant impuissantes à juguler les logiques de rejet à l’œuvre dans les Clans. Elles ne peuvent empêcher la fatalité du bannissement. Aucune de ces affiliations lactées ne résiste au redoublement tragique des adoptions. Ni loup, ni homme, Mowgli semble condamné à une solitude héroïque : le sujet colonial recycle une construction romantique, oscillant entre le tragique de l’exclusion et le rêve viril d’une toute-puissance solitaire.

TARZAN, OU LE HÉROS CONTRARIÉ DES ESPÈCES ALLIÉES

Il y aurait certainement encore beaucoup à dire sur Mowgli, cependant l’importance que revêt le motif de l’allaitement dans le premier livre qu’Edgar Rice Burroughs consacre à Tarzan est sans doute plus remarquable encore. En dire quelques mots

permet d’illustrer la malléabilité du motif auquel le présent dossier est consacré et de nous interroger sur la manière dont il rejoint les préoccupations de notre temps.

Pour une part, la figure de Tarzan mérite le relatif mépris dans lequel elle a été longtemps tenue. Fruit d’une production littéraire et cinématographique de masse, le héros de Burroughs, rendu célèbre par la musculature sculpturale de Jonny Weismuller, régulièrement moquée par le regretté Gotlib, passe assez facilement pour un monument emblématique du machisme hollywoodien. Cependant, une lecture qui fait de Tarzan un emblème d’une idéologie raciste, sexiste et ultra individualiste, ne permet pas de rendre compte de la relative insistance sur le motif de l’allaitement de Tarzan. Au début de *Tarzan and the Apes* (Burroughs 1990), le récit de l’adoption de l’enfant humain par la femelle Kala insiste manifestement sur ce motif.

De prime abord, on notera que Tarzan enfant partage certains traits avec Mowgli. Dans ces deux récits d’enfances sauvages, la supériorité de l’espèce humaine s’affirme en dépit de la fragilité et du retard de maturité propres à l’enfant humain :

He [Mowgli] grew up with the cub, though they, of course, were grown wolves almost before he was a child. (Kipling 1970: 15)

[Il grandit avec les louveteaux, quoique ceux-ci, naturellement, fussent devenus adultes presque qu’avant qu’il ne fût un enfant.] (Kipling 1992: 308)

Tenderly Kala nursed her little waif [Tarzan], wondering silently why it did not gain strength and agility as did the little apes of other mothers. It was nearly a year from the time the little fellow came into her possession before he would walk alone, and as for climbing – my, but how stupid he was! (Burroughs 1990: 37)

[Kala éleva tendrement l’enfant qu’elle avait recueilli. Elle s’étonnait en silence qu’il ne devînt pas fort et agile comme les petits des autres mères. Il fallut presque un an pour que le petit être entré en sa possession commençât à marcher seul. Quant à grimper, qu’il était donc débile!] (Burroughs & Baudoux 1986: 39)

Le nom même de Tarzan, sensé signifier « le singe blanc » annonce le cadre de pensée racialisé dans lequel s’inscrit ce récit. Le portait du jeune Tarzan en appelle à une esthétique de la beauté antique : proportions parfaites, corps droit, force et agilité. Tarzan est une créature mythologique, un demi-dieu plutôt qu’un sous-homme, issue de l’alliance remarquable de la noblesse anglaise et de la vie sauvage :

The young Lord Greystoke was indeed a strange and warlike figure, his mass of black hair falling to his shoulders behind and cut with his hunting knife to a rude bang upon his forehead, that it might not fall before his eyes.

His straight and perfect figure, muscled as the best of the ancient Roman gladiators must have been muscled, and yet with the soft and sinuous curves of a Greek god, told at a glance the wondrous combination of enormous strength with suppleness and speed.

A personification, was Tarzan of the Apes, of the primitive man, the hunter, the warrior.

With the noble poise of his handsome head upon those broad shoulders, and the fire of life and intelligence in those fine, clear eyes, he might readily have typified some semi-god of a wild and warlike bygone people of his ancient forest. (Burroughs 1990: 108)

[Le jeune lord Greystoke avait ainsi un aspect étrange et belliqueux. La masse de ses cheveux noirs lui tombait sur les épaules, mais, à l'aide du couteau de chasse, il s'était coupé une frange irrégulière sur le front, pour ne pas avoir la vue entravée.

Ses traits réguliers, son corps musclé comme devait l'être celui des anciens gladiateurs romains, mais avec en plus, la douceur et le galbe d'un dieu grec, donnaient à la fois une impression de force, de souplesse et de rapidité.

Tarzan, seigneur des singes, était la personnification même de l'homme primitif, du chasseur, du guerrier. Le port altier de sa belle tête sur ses larges épaules, l'éclair de vie et d'intelligence qui animait ses yeux clairs le faisaient ressembler à un demi-dieu venu d'un ancien peuple guerrier de cette forêt.] (Burroughs & Baudoux 1986: 99)

Dans la cabane de ses parents défunts, mis en contact avec les objets et les techniques de l'homme blanc, le livre et le couteau, Tarzan affirme rapidement sa suprématie sur les singes anthropoïdes. Il reconquiert seul les lumières du savoir. À cette rêverie d'une humanité primitive et pourtant éclairée, parfaite et improbable synthèse du mythe du bon sauvage et de l'exaltation de l'homme civilisé, déjà hautement problématique en soi, s'allient aussi l'influence des théories de Darwin sur l'évolution et surtout son versant eugéniste.

Une fois planté ce décor mental, on ne peut qu'être frappé par l'accent mis sur le lien de maternage qui se crée entre Tarzan et sa nourrice animale, au moment du passage d'un apparemment à l'autre. La jeune mère singe qui va recueillir Tarzan est particulièrement douée pour l'amour maternel, autre construction idéologique bien datée, qui, ici, va puiser dans les théories de la physiognomonie.

Nothwithstanding her youth, she was large and powerful – a splendid, clean-limbed animal, with a round, high forehead, which denoted more intelligence than most of her kind possessed. So, also, she had a greater capacity for mother love and mother sorrow. (Burroughs 1990: 30, 31)

[Malgré sa jeunesse, elle était grande et forte. C'était un splendide animal, bien découpé. Son front arrondi et haut dénotait une intelligence supérieure à celle de la plupart des autres. Elle était aussi, plus capable d'amour maternel, donc d'éprouver une douleur de mère.] (Burroughs & Baudoux 1986: 33)

Ce sentiment maternel exacerbé est au cœur du récit de l'adoption de Tarzan par Kala. La jeune femelle primipare vient de perdre un enfant qui s'agrippait à son cou et qui, à cause d'un accès de rage du mâle dominant, a perdu sa prise lors d'une course poursuite furieuse. Le malheureux nourrisson est allé s'écraser au sol. Lors de la découverte de Tarzan posé dans son berceau à côté de la dépouille de sa mère humaine, la mère de substitution, qui tient toujours le corps du petit singe embrassé, s'empare de l'enfant vivant et lui substitue son rejeton mort :

As she took up the little live baby of Alice Clayton she dropped the dead body of her own in the empty cradle; for the wail of living had answered the call of universal motherhood within her wild breast which dead could not still. (Burroughs 1990: 33)

[En prenant le bébé vivant d'Alice Clayton, elle avait déposé le corps inerte de son propre petit dans le berceau vide. Les vagissements de l'être vivant avaient répondu à l'appel de l'amour maternel qui résonnaient dans son cœur [litt. : sa poitrine] sauvage et que le petit être mort ne pouvait plus apaiser]. (Burroughs & Baudoux 1986: 35)

Suit une scène où le bambin et la femelle s'approprient mutuellement sous l'effet de l'instinct maternel et de la faim :

High up among the branches of a mighty tree she hugged the shrieking infant to her bosom, and soon the instinct that was as dominant in the fierce female as it had been in the breast of his tender and beautiful mother – the instinct of mother love – reached out to the tiny man-child's half-formed understanding, and he became quiet.

Then hunger closed the gap between them, and the son of an English lord and an English lady nursed at the breast of Kala, the great ape. (Burroughs 1990: 33)

[Haut dans les branches d'un arbre majestueux, elle serrait contre elle le bébé hurlant, et bientôt l'instinct qui dominait cette femelle sauvage, comme il avait dominé le cœur [litt. la poitrine] de sa tendre et gracieuse mère – l'instinct de l'amour maternel – toucha l'entendement à peine formé du petit enfant homme, qui se calma aussitôt. Puis la faim combla le fossé entre eux et le fils d'un lord anglais et d'une lady anglaise téta le sein de Kala, la guenon anthropoïde.] (Burroughs & Baudoux 1986: 35)

L'insistance sur la poitrine («breast») comme siège de l'instinct maternel et comme lieu de l'apaisement de l'enfant, puis de son rassasiement, confère clairement à cette première scène d'allaitement une valeur symbolique : en tétant le lait de la mère singe, Tarzan tisse un lien particulièrement fort avec le monde sauvage qui sera le sien. La poitrine de Kala est le lieu de l'enracinement de Tarzan dans la société des grands singes. Le chapitre se clôt sur la description du mode de transport original que Kala met en place pour assurer mieux que toutes les autres mères, la sécurité de son « fils » lors de ses déplacements. Au lieu de transporter le bébé accroché dans son dos, son deuil récent l'incite à le tenir serré, une nouvelle fois, contre sa poitrine. L'adoption pleine et entière de Tarzan par Kala est rendue possible par la présence, en sous-texte, de la théorie de l'évolution. Son instinct maternel supérieurement développé permet de faire de la mère de Tarzan une figure pré-humaine, en avance sur ces congénères. Grâce à elle et à son lait, le fossé entre l'homme et l'animal peut se réduire. Inversement, la mère humaine de Tarzan, qui, juste avant d'accoucher du petit enfant, perd la raison parce qu'elle a été attaquée par un grand singe, n'a rien à apporter à son fils. Il est nourri pendant la première année de sa vie par une mère qui s'est absentée et qui ne sert qu'à assurer sa survie physique, comme en témoigne la dernière note du journal de lord Greystoke au matin de la mort de la mère et à l'aube du jour qui scellera l'adoption de Tarzan : *“My little son is crying for nourishment – O Alice, Alice, what shall I do?”* (Burroughs 1990: 28). Derrière le contraste entre la malheureuse Alice, incapable de résister aux rudes conditions de la jungle et la vigoureuse Kala, se rejoue, au féminin, le mythe du bon sauvage, revisité par une idéologie de la purification. L'efféminement du monde du monde civilisé est patent : sa régénération viendra de son appariement avec les forces brutes de la nature. Nul doute alors que la vraie mère de Tarzan est bien Kala, et Kala seule.

Le dénouement du premier volume des aventures de Tarzan nous fournit la clé qui nous permettra de penser cette insistance sur l'adoption de l'enfant par l'animal. Contrairement à Mowgli, Tarzan choisit la jungle. Le retour dans le monde sauvage, que le héros assume comme le sien, prend d'ailleurs à contrepied toutes les histoires d'enfants sauvages et/ou perdus, appelés à conquérir leur humanité par la découverte de la civilisation :

« Le personnage de Tarzan est conforme à l'archétype de l'enfant trouvé tel que l'ont imposé les romanciers populaires, d'Eugène Sue à Marcel Allain, en passant par Hector Malot et Charles Dickens. Burroughs l'a seulement déporté dans un décor sauvage. » (Lacassin 1971: 53, 54)

De ce point de vue, *Tarzan of the Apes* est un anti-roman populaire mélodramatique. Au lieu de se marier avec Jane et de retrouver son titre et son identité nobiliaire, Tarzan renonce à une position sociale enviable et à la femme qu'il aime. Comme le montre Lacassin, il s'agit là d'un coup de génie commercial qui permet l'exploitation en série du personnage :

« En repoussant la facilité des épilogues où résonnait, comme chez la comtesse de Ségur, le carillon joyeux des mariages, Edgar Rice Burroughs décidait sans le savoir de sa propre fortune. S'il avait marié Tarzan et Jane pour rendre justice à l'homme-singe, les lecteurs apaisés l'auraient oublié celui-ci, si tôt la dernière page tournée. » (Lacassin 1971: 53)

Mais c'est aussi un tour de force littéraire qui permet de créer un mythe ouvert à un potentiel narratif démultiplié. Le ratage du processus de civilisation et de domestication de l'enfant-singe est la condition de la survie du héros, par-delà la maîtrise que peut exercer sur lui son auteur.

Le livre se clôt sur l'affirmation de l'appartenance de Tarzan à la jungle comme lieu de naissance, mais aussi de filiation simiesque, et ce, par une voie exclusivement maternelle. La réplique ultime du roman, placée dans la bouche de Tarzan des grands singes, nie toute possibilité d'inscription dans une généalogie humaine, en même temps que toute référence à une ascendance paternelle :

“*I was born there*”, said Tarzan, quietly, “*my mother was an ape, and of course she couldn't tell me much about it. I never knew who my father was.*” (Burroughs 1990: 277)

[« J'y suis né, dit tranquillement Tarzan. Ma mère était une guenon et, bien entendu, elle n'a pas pu m'apprendre grand-chose sur cette circonstance. Je n'ai jamais su qui était mon père. »] (Burroughs & Baudoux 1986: 240)

Il est frappant de constater que le film de 1984 réalisé par Hugh Hudson, « Greystoke, la légende de Tarzan », avec Christophe Lambert dans le rôle-titre, fait tout au contraire, du lien paternel avec un grand singe, le support de la dénonciation de la cruauté humaine et de la bêtise coloniale : le père adoptif de Tarzan, réduit en captivité dans un musée de sciences naturelles, est abattu par la police lorsqu'il tente de retrouver la liberté. Ce meurtre arrache à lord Greystoke un cri déchirant : « C'était mon père », protestation contre l'entreprise civilisatrice ou de domestication dont il fait l'objet dans la maison de son grand-père. Cette scène sert de pivot pour le retour vers la jungle.

Dans le roman de Burroughs, la parenté de lait unit en dernier recours Tarzan à sa mère et, à travers elle, au peuple des singes. Elle vient fonder la définition d'une identité entièrement fabriquée par Tarzan. Rien de naïf ou de mal informé en effet dans cette affirmation finale, puisqu'en réalité Tarzan vient d'apprendre qu'il est bien le fils de lord Greystoke. Burroughs ancre Tarzan dans sa condition héroïque à travers la décision du singe blanc de se forger une appartenance animale et sauvage. En ce sens, Tarzan s'inscrit dans la ligne des super-héros, toujours en marge, assumant une forme d'hybridité animale qui est ici d'autant plus passionnante qu'elle est fictive et (ou ?) repose sur une filiation de lait. En dépit de l'imaginaire colonial et racial qui a présidé à sa naissance au début du XX^e siècle, Tarzan pourrait très bien, avec cette façon qu'il a de se forger une identité bâtarde grâce à une parenté animale fondée sur le lait, servir, au début du XXI^e siècle, – et pourquoi pas ? – de support à une élaboration mythique de type écologiste et à une approche décolonisée de la notion de famille. Ce serait tout de même assez chic de pouvoir faire de Tarzan, contre la fable de la supériorité de l'homme blanc, une icône de la pensée des « espèces compagnes », dans la ligne des travaux de Donna Haraway (2003).

CONCLUSION

Les partages de lait des Romulus des temps modernes, comme ceux des époques qui les ont précédés, loin d'appartenir au matériel roulant d'un folklore surfait ou d'un merveilleux dépassé, nous renvoient bien à une question constitutive de la réflexion des sociétés sur elles-mêmes : celle de la définition, non tant peut-être de l'identité – question bien piégée –, que des liens et de l'attachement, qui font précisément de l'identité une affaire de filiations toujours déjà complexes et croisées.

RÉFÉRENCES

- BURROUGHS E. R. 1990. — *Tarzan of the Apes*. Penguin Books, New York, 320 p.
- BURROUGHS E. R. & BAUDOUX M. (trad.) 1986. — *Tarzan, seigneur de la jungle*. NéO, Paris, 239 p.
- DIBIE P. 2009. — Tarzan revisité, in DIBIE P. (dir.), *Tarzan!* Musée du quai Branly – Jacques Chirac, Somogy, Paris: 18-33.
- HARAWAY D. J. 2003. — *The Companion Species Manifesto: Dogs, People, and Significant Otherness*. Prickly Paradigm, Chicago, 112 p.
- KIPLING R. 1970. — The jungle book, in KIPLING R., *Collected works of Rudyard Kipling. Vol. XI*. AMS Press, New York, 393 p. [Reprinted from the Garden City edition of 1941].
- KIPLING R. 1992. — Le Livre de la jungle, in COURTILLAS P. (dir.), *Rudyard Kipling: Œuvres, Tome II*. Gallimard, Paris, 1696 p. (Coll. Bibliothèque de la Pléiade; 387).
- LACASSIN F. 1971. — *Tarzan ou le chevalier crispé*. Union Générale d'Éditions; Bourgois, Paris, 512 p. (Coll. 10/18; 590-593).
- MOHANTY S. P. 1989. — Kipling's children and the colour line. *Race and Class* 31 (1): 21-40.

Publié le 30 juin 2017.